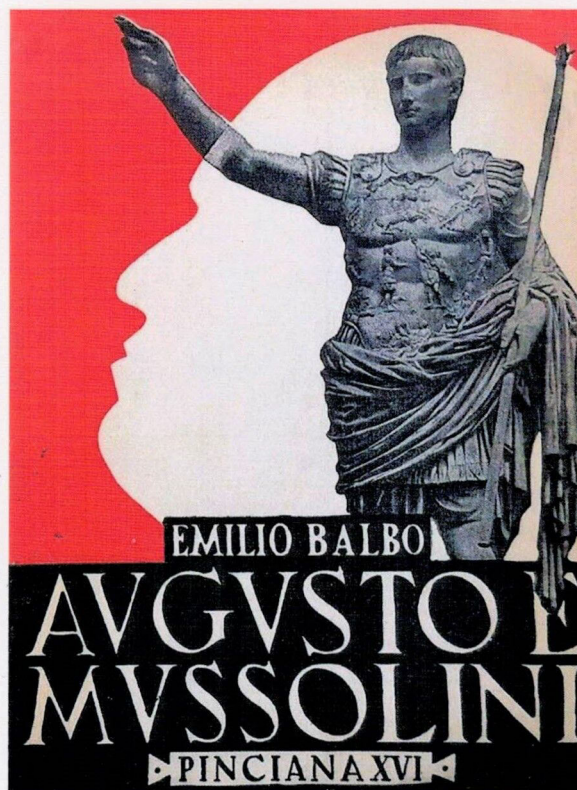


# Cahiers de la MEDITERRANEE

Mythe des origines et réalités (géo)politiques :  
*la Mostra Augustea della Romanità*  
(1937-1938)



# Cahiers de la Méditerranée

n° 101 - décembre 2020

Mythe des origines et réalités (géo)politiques :  
*la Mostra Augustea della Romanità (1937-1938)*

Sous la direction de Jean-Philippe Bareil

# Cahiers de la Méditerranée

Revue scientifique fondée en 1970, publiée par le Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (Université Côte d'Azur).

## Directeurs

Jean-Paul PELLEGRINETTI et Barbara MEAZZI

## Anciens directeurs

André NOUSCHI (†), Robert ESCALLIER, Pierre-Yves BEAUREPAIRE, Silvia MARZAGALLI

## Comité de rédaction

Olivier BOUQUET (Université Paris VII Diderot), Marco CINI (Université de Pise), David DO PAÇO (Sciences Po), Maria FUSARO (University of Exeter), Anthony JONES (Harvard et Northeastern University), Wolfgang KAISER (Université de Paris I Panthéon Sorbonne et EHESS), Marc LAZAR (Institut d'Études Politiques de Paris), Luca LO BASSO (Université de Gênes), Frédéric ROUSSEAU (Université de Montpellier III), Marie-Carmen SMYRNELIS (Institut Catholique de Paris et EHESS)

## Secrétariat de rédaction

Adeline BEAUREPAIRE-HERNANDEZ, Magali GUARESI, Jérémy GUEDJ, Matthieu MAGNE, Marieke POLFLIET, Pierre RICCARDI, Alain ROMÉY

## Secrétaire d'édition

Claire GAUGAIN

## Comité de lecture – Comité scientifique

Bernard ANDRES (UQAM, Canada), Maurice AYMARD (Maison des Sciences de l'Homme, Paris), Eric BAILLY, Hervé BARELLI (Nice, Direction de la Culture), Arnaud BARTOLOMEI, Pierre-Yves BEAUREPAIRE, Anne BROGINI, Jean-Pierre DARNIS, Anne-Laure DUPONT (Université de Paris IV - Sorbonne), Hassen EL ANNABI (CERES, Tunis), Robert ESCALLIER, Jacques FREMEAUX (Université de Paris IV - Sorbonne), Katsumi FUKASAWA (Université de Tôkyô), Bernard HEYBERGER (EHESS), Maria GHAZALI, Héloïse HERMANT, Xavier HUETZ-DE-LEMPES, Cathy MARGAILLAN, Luis P. MARTIN, Joseph MARTINETTI, Silvia MARZAGALLI, Véronique MERIEUX, Jean-Marie MIOSSEC (Université Paul-Valéry, Montpellier 3), Monica MOCCA, Daniel NORDMAN (CNRS, Paris), Jean-Pierre PANTALACCI, Romain RAINERO (Université de Milan), Didier REY (Université de Corse), Giuseppe RICUPERATI (Université de Turin), Alain RUGGIERO (†), Biagio SALVEMINI (Université de Bari), Jean-Charles SCAGNETTI, Ralph SCHOR

*Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs*

## Les Cahiers de la Méditerranée en ligne

<http://journals.openedition.org/cdlm/>

## Contactez la rédaction

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Rédaction des Cahiers de la Méditerranée

Université Côte d'Azur

98, boulevard Edouard-Herriot B.P. 3209 F-06204 Nice cedex 3

Tél. : +33 (0)4 93 37 54 50

CahiersMediterranee@unice.fr

## Soumettre une proposition d'article

Les propositions d'articles doivent être adressées directement à la rédaction de la revue sous forme numérique (format RTF), accompagnées d'une présentation bibliographique de l'auteur, d'un résumé et d'une liste de mots clés. Tout auteur accepte la mise en ligne de son article dès lors qu'il est publié par la revue.

Revue soutenue par l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

## Sommaire

### Dossier : Mythe des origines et réalités (géo)politiques : *la Mostra Augustea della Romanità (1937-1938)*

<b>Jean-Philippe Bareil</b> , Avant-propos	9
<b>Christine Hoët-Van Cauwenberghe</b> , Auguste, les figures d'un prince à prendre pour modèle?	13
<b>Donatello Aramini</b> , L'Institut d'études romaines et le mythe d'Auguste en 1937	37
<b>Jan Nelis</b> , Impérialisme romain et fascisme, entre adhésion idéologique et opposition à la construction d'un mythe. L'Istituto di Studi Romani et la critique augustéenne	59
<b>Chiara Ruffinengo</b> , La narration archéologique au temps du fascisme : récits, mises en scène, objets	71
<b>Marie-Laurence Haack</b> , Le «problème étrusque»	87
<b>Laura Fournier-Finocchiaro</b> , Poètes et précurseurs de l'Empire fasciste dans les inscriptions de la <i>Mostra Augustea della Romanità</i>	99
<b>Jérémy Guedj</b> , Réceptions françaises de la <i>Mostra Augustea della Romanità</i>	115
<b>Antonella Mauri</b> , <i>Romani di razza</i> , la romanité dans l'iconographie fasciste et raciste après 1938	129
<b>Barbara Meazzi</b> , Italo Bertoglio et <i>l'art moyen</i> . Sur quelques photographies des expositions fascistes (1932-1937)	155

### Notes et travaux de recherches

<b>Sophie Salviati</b> , Le double jeu de Florence dans ses rapports avec l'Orient ottoman après le concile de 1439	171
<b>Jean-Marc Ticchi</b> , Le fonds Alexandre Isaac, sénateur de la Guadeloupe (1845-1899), et son voyage en Algérie (1892) dans les Archives du Sénat	185
<b>Vladislava Sergienko et Joseph Martinetti</b> , La question de Crimée : un cas d'école pour l'analyse géopolitique?	199

### Comptes-rendus

<b>Patrice Bret</b> , Emmanuelle Chapron et François Pugnère (dir.), <i>Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier</i> , Paris, Classiques Garnier, 2019, 315 p.	221
--	-----

<b>Philippe Bourdin</b> , Andrea Fabiano, <i>La Comédie-Italienne de Paris et Carlo Goldoni. De la commedia dell'arte à l'opéra-comique, une dramaturgie de l'hybridation au XVIII<sup>e</sup> siècle</i> , Paris, PUPS, 2018, 256 p.	225
<b>Fabrice Jesné</b> , Alexandre Massé, <i>Un empire informel en Méditerranée. Les consuls de France en Grèce et dans l'Empire ottoman : images, ingérences, colonisation (1815-1856)</i> , Paris, Classiques Garnier, 2019, 669 p.	229
<b>Perrine Simon-Nahum</b> , Georges Bensoussan, <i>L'Alliance Israélite Universelle (1860-2020). Juifs d'Orient, Lumières d'Occident</i> , Paris, Albin Michel, 2020, 373 p.	233
<b>Pierre-Jean Le Foll-Luciani</b> , Lucette Valensi, <i>Juifs et musulmans en Algérie, VI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle</i> , Paris, Tallandier, 2016, 255 p., réédition coll. «Texto», 2018, 288 p.	237
<b>Kamel Chachoua</b> , Alain Sainte-Marie, <i>Algérie, la terre, la tribu, l'Armée et l'émigration. Études (1971-1988)</i> , présentation de Didier Guignard, Saint-Denis, Éditions Bouchène, 2019, 402 p.	241
<b>Chantal Metzger</b> , Daniel Motadel, <i>Les musulmans et la machine de guerre nazie</i> , Paris, La Découverte, 2018, 439 p.	245
<b>Résumés et mots clés</b>	251
<b>Les auteurs</b>	261

# L'Institut d'études romaines et le mythe d'Auguste en 1937

Donatello ARAMINI

## Un mythe dans l'ombre de César

*Il pensiero e, talvolta, addirittura il fantasma di Roma, mi seguono in ogni momento della mia vita di soldato. [...] Tutto quello che, nel falso intellettualismo critico dell'adolescenza ambiziosa di novità, mi parve retorica, sento, oggi, nella mia maturità, essere verità concreta : si combatte per Roma, si può combattere per Roma, si deve combattere per Roma. [...] L'italianità è in Roma; ma in Roma, tu intendi, che è già molto più della Capitale : è mito, è somma di principi universali, è forza, che non piegherà, umiliandolo, ma ordinerà, innalzandolo, il mondo. [...] Tra le molte cose belle e nobili, che si fanno, in quest'ora solenne, per l'affermazione dei nostri diritti, l'opera dell'Istituto appare a me [...] una delle più utili [...] delle più pratiche. Rimettere l'idea di Roma tra le idee correnti dell'uomo contemporaneo, italiano e straniero, significa lavorare implicitamente per l'espansione italiana nel mondo<sup>1</sup>.*

En 1936, quelques semaines avant de devenir ministre de l'Éducation nationale, alors qu'il se trouvait sur le front éthiopien, le gouverneur de Rome Giuseppe Bottai écrivit une lettre au président de l'Institut d'études romaines Carlo Galassi Paluzzi, dans laquelle il exprimait le sens et la mission que le nom de Rome évoquait désormais pour le fascisme. Par rapport aux origines du mouvement, lorsque la capitale de l'Italie incarnait tous les maux typiques de la modernité bourgeoise corrompue et que le passé des Césars apparaissait comme un simple amas de ruines et de pierres dont la mémoire ne faisait que symboliser davantage le déclin d'un

---

1. « La pensée, et parfois même le fantôme de Rome, me suivent à chaque instant de ma vie de soldat. [...] Tout ce qui, dans le faux intellectualisme critique de l'adolescence ambitieuse de la nouveauté, me paraissait rhétorique, je le ressens aujourd'hui, dans ma maturité, comme une vérité concrète : on se bat pour Rome, on peut se battre pour Rome, on doit se battre pour Rome. [...] L'italianité est dans Rome ; mais dans Rome, comme tu le dis, qui est déjà beaucoup plus que la Capitale : c'est le mythe, la somme de principes universels, la force qui ne pliera pas, en l'humiliant, mais qui apportera de l'ordre dans le monde, en l'élevant. [...] Parmi les nombreuses choses belles et nobles qui se font, en cette heure solennelle, pour l'affirmation de nos droits, le travail de l'Institut m'apparaît [...] l'un des plus utiles [...] des plus pratiques. Réinstaurer l'idée de Rome parmi les idées actuelles de l'homme contemporain, italien et étranger, signifie travailler implicitement pour l'expansion italienne dans le monde » (notre traduction), Giuseppe Bottai à Carlo Galassi Paluzzi, lettre du 6 janvier 1936, Archives privées Carlo Galassi Paluzzi (dorénavant ACGP), Corrispondenza, f. Giuseppe Bottai.

peuple et d'une civilisation entière<sup>2</sup>, Rome avait progressivement acquis une place centrale, devenant la croyance palingénésique la plus répandue de l'idéologie fasciste. Rome était le mythe qui devait animer le fascisme, c'était l'espace sacré<sup>3</sup> où la grandeur de l'esprit latin s'était manifestée, c'était la source inépuisable de force et de grandeur capable de nourrir quiconque entrait en communion avec elle<sup>4</sup>. Le mythe de Rome représentait l'une des principales figures de la riche mythopoïèse de la régénération du régime : c'était une source d'inspiration vivante pour une civilisation fasciste moderne capable de reprendre, traduire et représenter dans le monde moderne l'essence éternelle de son esprit universel<sup>5</sup>. Le fascisme s'appropriait Rome non seulement pour faire remonter à la surface les gloires cachées du passé national, mais aussi pour les intégrer et ensuite les envelopper d'une signification fasciste spécifique<sup>6</sup>. Rappelant le passé, il ne déterrait pas un « cadavre », mais il tentait de « *costruire la propria legittimità fondandola su un patrimonio ideale non ancora completamente esaurito, ed anzi suscettibile di apertura a nuovi bisogni – e illusioni* »<sup>7</sup>. La Rome antique était un modèle pour la religion politique fasciste, puisqu'elle avait sacralisé l'ordre politique par le culte de l'État. Elle légitimait les aspirations totalitaires du régime à établir une nouvelle religion d'État, dans laquelle non seulement l'individu était subordonné à la communauté, mais tous les aspects de la vie, de l'éthique, de la religion et de l'histoire étaient soumis à un ordre dans lequel la primauté était réservée aux sujets et aux valeurs politiques. Rome incarnait l'aspiration à l'immortalité présente dans la religion politique fasciste<sup>8</sup>.

Le mythe de la Rome fasciste, bien qu'original, était le résultat d'un processus qui avait ses racines dans les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, lorsque la culture nationaliste avait investi l'histoire d'un rôle politique original. La grandeur de la Rome antique ne représentait plus, comme dans les premières années après l'unification, un idéal de liberté et de progrès (la Rome de la science et de la culture de Quintino Sella<sup>9</sup>), mais plutôt les racines de la plus grande histoire de l'Italie, dont les fondations remontaient à l'époque romaine. Avec l'avènement du siècle de la modernité triomphante et de la domination de l'Europe sur la planète entière<sup>10</sup>,

2. Emilio Gentile, *Fascismo di pietra*, Rome-Bari, Laterza, 2007, p. 9-31.

3. Sur le concept d'espace sacré, voir George L. Mosse, *La nazionalizzazione delle masse. Simbolismo politico e movimenti di massa in Germania (1815-1933)*, Bologne, Il Mulino, 1975.

4. Emilio Gentile, « Il fascismo come religione politica », *Storia contemporanea*, vol. 21, n° 6, décembre 1990, p. 1102-1103.

5. Roger Griffin, *Modernism and Fascism. The Sense of Beginning under Mussolini and Hitler*, New York, Palgrave, 2007.

6. Aristotle Kallis, *The Third Rome 1922-1943. The Making of the Fascist Capital*, New York, Palgrave, 2014, p. 16-17.

7. « construire sa légitimité en s'appuyant sur un patrimoine idéal qui n'est pas encore complètement épuisé, voire susceptible de s'ouvrir à de nouveaux besoins – et illusions » (notre traduction), Dino Cofrancesco, « Appunti per un'analisi del mito romano nell'ideologia fascista », *Storia contemporanea*, vol. 11, n° 3, septembre 1980, p. 404-405.

8. Emilio Gentile, *Il culto del littorio. La sacralizzazione della politica nell'Italia fascista*, Rome-Bari, Laterza, 1993, p. 146-147, 152-154.

9. Federico Chabod, *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, Rome-Bari, Laterza, 1997, p. 183-323.

10. Emilio Gentile, *Ascesa e declino dell'Europa nel mondo 1898-1918*, Milan, Garzanti, 2018.

l'idée d'un passé impérial glorieux poussait et justifiait les nouvelles ambitions de grandeur du pays<sup>11</sup>. Ce processus, renforcé par la découverte en 1901 de la tombe de Romulus, s'accéléra fortement après la guerre en Libye et les célébrations du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'unification de l'Italie<sup>12</sup>. Il visait à la réappropriation de la mémoire de l'Antiquité, au prisme de l'impérialisme civilisateur moderne<sup>13</sup>. Les intellectuels, les savants, les historiens, les poètes réagissaient à la primauté éthique, politique et culturelle de la Grèce sur Rome, élaborée dans le climat des Lumières, et à l'image de Rome étouffant les peuples, répandue par le nationalisme romantique du début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Progressivement, le mythe de Rome commença à imposer de nouveaux éléments clés : « *i concetti di autorità, disciplina e gerarchia, pilastri di una nuova politica, che asseriva il primato dello Stato nei confronti degli individui* »<sup>15</sup>.

Au sein du mythe de Rome, le mythe d'Auguste était un mythe particulièrement enraciné dans la culture italienne; il avait déjà pris forme dans l'Antiquité, puis avait rejoint au début du Moyen Âge les légendes chrétiennes selon lesquelles Auguste était le dépositaire d'une sagesse supérieure, car il avait été capable de reconnaître la grandeur du message chrétien<sup>16</sup>. Ce mythe possédait des caractéristiques politiques et morales évidentes, souvent identifiées et superposées à la grandeur civile, culturelle et militaire de l'Empire romain<sup>17</sup>. En même temps, cependant, contrairement à d'autres personnages célèbres du passé, le mythe d'Auguste était problématique, en raison de l'absence chez Octave d'un palmarès guerrier adéquat susceptible de glorifier ses qualités militaires au même titre que ses qualités politiques et morales (un problème qui s'était par ailleurs déjà posé pour Napoléon Bonaparte)<sup>18</sup>. Si sa représentation la plus connue et célèbre – à

11. Emilio Gentile, *La Grande Italia. Ascesa e declino del mito della nazione nel ventesimo secolo*, Milan, Mondadori, 1997, p. 73-145; Eugenio Di Rienzo, *Storia d'Italia e identità nazionale*, Florence, Le Lettere, 2006, p. 11-78.

12. Leandro Polverini, « Modernité et Antiquité lors du cinquantenaire de l'Unité », dans Philippe Foro (dir.), *L'Italie et l'Antiquité du Siècle des Lumières à la chute du fascisme*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017, p. 31-41.

13. Lorenzo Braccisi, *L'antichità aggredata. Memoria del passato e poesia del nazionalismo*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1989.

14. Sur les tendances du mythe de Rome au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, la bibliographie est très vaste. Voir Donatello Aramini, « Roma antica fra politica e storia sociale. Riconsiderando un classico di Guglielmo Ferrero e la sua fortuna nel Novecento », *Mondo contemporaneo*, vol. 14, n° 1, janvier 2018, p. 96-138.

15. « les concepts d'autorité, de discipline et de hiérarchie, piliers d'une nouvelle politique, qui affirmait la primauté de l'État sur les individus » (notre traduction), Emilio Gentile, *Fascismo di pietra, op. cit.*, p. 35-41.

16. Laura Mecella, « ν γὰρ μυστικὸς ἀρχιερεὺς καὶ βασιλεὺς : Giovanni Malala e il ruolo del principato augusteo nella storia universale », *Paideia*, n° 68, 2013, p. 349-374, en part. p. 362 (où l'on trouve la bibliographie relative à la formation d'une *Augustustheologie* entre la fin de l'Antiquité et le Moyen Âge).

17. Andrea Giardina, « L'impero di Augusto », dans *I volti del potere*, Rome-Bari, Laterza, 2010, p. 58.

18. Andrea Giardina et André Vauchez, *Il mito di Roma. Da Carlo Magno a Mussolini*, Rome-Bari, Laterza, 2000, p. 152. Sur Auguste et Napoléon, voir Valérie Huet, « Napoleon I : a new Augustus? », dans Catharine Edwards (dir.), *Roman Presences. Receptions of Rome in European Culture, 1789-1945*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1999, p. 53-69.



bien des égards encore aujourd'hui – est la statue de Prima Porta, le montrant triomphant en armure, qui fut également choisie par le fascisme comme image symbolique, en réalité Auguste avait toujours préféré être représenté sous la forme canonique du citoyen romain, par exemple dans la statue de la via Labicana, comme *primus inter pares*<sup>19</sup>. Il ne fut jamais un grand guerrier, sans oublier que ses batailles avaient été gagnées par d'autres ou étaient le résultat d'habiles opérations diplomatiques. Bien plus célèbres que ses victoires furent les difficultés qu'il rencontra dans la région du Danube et, plus encore, le « désastre de Varus » contre les tribus germaniques d'Arminius dans la forêt de Teutobourg<sup>20</sup>. Ce n'est pas un hasard si, au moment de célébrer la renaissance guerrière de l'Italie et le retour de l'Empire « sur les collines fatales de Rome » lors de la conquête de l'Éthiopie, le régime fasciste préféra se souvenir des exploits d'un proconsul républicain comme Scipion l'Africain<sup>21</sup>.

Le mythe d'Auguste, en outre, n'était pas neutre ; bien qu'associé souvent au concept plus général de césarisme, il avait acquis au fil des siècles une connotation plus ou moins conservatrice, liée au rétablissement de l'ordre et aux régimes monarchiques<sup>22</sup> (dans les milieux libéraux du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, on lui préféra les héros anti-romains comme Spartacus, Vercingétorix en France et Arminius en Allemagne, ou bien la période républicaine<sup>23</sup>). Cette lecture, renforcée par l'historiographie européenne qui l'avait vu comme le créateur d'une monarchie absolue ou, selon la thèse de Theodor Mommsen, d'une diarchie, entraîna qu'au moment de la prise du pouvoir fasciste, le nom d'Auguste avait une claire connotation autoritaire, voire réactionnaire<sup>24</sup>. Il avait été un grand et habile politicien et diplomate capable de créer un État attentif au respect des traditions et des prérogatives du Sénat romain. Il avait mis en place une manière d'agir par négociations avec les élites traditionnelles qui, à une époque dominée par le concept de surhomme, par le culte des héros, la primauté de l'action, le mythe de la violence, l'attente de catastrophes palingénétiques, s'opposait radicalement aux idéaux révolutionnaires de la jeunesse bourgeoise du début du siècle<sup>25</sup>. Sans oublier la charge révolution-

19. Andrea Giardina, « L'impero di Augusto », art. cit., p. 40-50 ; *id.*, « Augusto tra due bimillenni », dans Eugenio La Rocca *et al.* (dir.), *Augusto*, Milan, Electa, 2013, p. 57-60.

20. Andrea Giardina, « L'impero di Augusto », art. cit., p. 52-55.

21. Pasquale Iaccio, « Scipione l'Africano un kolossal dell'epoca fascista », dans Pasquale Iaccio (dir.), *Non solo Scipione : il cinema di Carmine Gallone*, Naples, Liguori, 2003, p. 70-83 ; Maurizio Zinni, « L'impero sul grande schermo. Il cinema di finzione fascista e la conquista coloniale (1936-1942) », *Mondo contemporaneo*, vol. 7, n° 3, septembre 2011, p. 12-13, 22-25.

22. Lorenzo Braccisi, *Roma bimillennaria. Pietro e Cesare*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1999, p. 16-18.

23. Andrea Giardina et André Vauchez, *Il mito di Roma...*, *op. cit.*, p. 117-177 ; Emilio Gabba, « Considerazioni su taluni problemi di storia romana nella storiografia italiana dell'Ottocento », dans Leandro Polverini (dir.), *Lo studio storico del mondo antico nella cultura italiana dell'Ottocento*, Naples, Esi, 1993, p. 407-443.

24. Mariella Cagnetta, « Il mito di Augusto e la "rivoluzione" fascista », *Quaderni di storia*, vol. 2, n° 1, 1976, p. 139-141.

25. Sur le climat culturel général du début du siècle je me limite ici à signaler : Karl D. Bracher, *Il Novecento. Secolo delle ideologie*, Rome-Bari, Laterza, 1982 ; Niccolò Zapponi, *La modernità deviante*, Bologne, Il Mulino, 1993 ; Roger Griffin, *Modernism and Fascism...*, *op. cit.* ; Emilio

naire et « démocratique » présente dans l'idéologie fasciste<sup>26</sup>, qui tendait à vouloir faire table rase du passé pour créer de toutes pièces un nouvel État totalitaire et une nouvelle civilisation exclusivement fasciste<sup>27</sup>.

Pour le fascisme et pour Mussolini, le vrai héros était – et sera toujours – un autre : Jules César<sup>28</sup>. Ce dernier, en effet, révélait le *Duce* en 1932 au journaliste Emil Ludwig, représentait la personnification du génie, réunissant toutes les qualités du sage et du guerrier<sup>29</sup>. De plus, à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, grâce à l'influence de l'historicisme et du culte des héros, et parallèlement à l'impérialisme européen et à la lecture faite d'abord par Mommsen, puis par Napoléon III, la culture européenne avait progressivement redécouvert le mythe de César<sup>30</sup>. Au fil des décennies, César avait fini par devenir l'incarnation parfaite de nombreux désirs et mythes modernes des mouvements nationalistes, en particulier du mythe de l'action et de l'absence de scrupules. Il était identifié comme l'idéal-type du guide charismatique qui contrôlait directement les masses, parce qu'il les représentait sans la médiation de corps intermédiaires, capable de les intégrer, en les unifiant, dans le corps de la nation et d'arrêter ainsi le déclin et la dégénérescence qui selon une partie des avant-gardes culturelles du début du XX<sup>e</sup> siècle étaient en train de mener la civilisation occidentale à sa destruction<sup>31</sup>. César était l'idéal absolu de l'homme fort : non un simple acteur de l'histoire conditionné par le contexte dans lequel il avait vécu, mais un de ses protagonistes. César – selon le père spirituel du nationalisme italien Enrico Corradini – était le héros de la race, l'interprète de la volonté de la nation, le surhomme attendu capable d'imiter et de conduire la nation à sa grandeur impérialiste<sup>32</sup>. César

- 
- Gentile, *L'apocalisse della modernità. La grande guerra per l'uomo nuovo*, Milan, Mondadori, 2008. Sur l'Italie et le culte du surhomme, voir Lorenzo Benadusi, « Il culto degli eroi. La fortuna di Carlyle nell'Italia liberale », dans Alessandra Tarquini (dir.), *Il primato della politica nell'Italia del Novecento. Studi in onore di Emilio Gentile*, Rome-Bari, Laterza, 2016, p. 3-33.
26. George L. Mosse, *La nazionalizzazione delle masse...*, *op. cit.*, p. 25-48, 293-304; George L. Mosse, « Fascism and the French Revolution », *Journal of Contemporary History*, vol. 24, n° 1, janvier 1989, p. 5-26; Giovanni Belardelli, « Il fantasma di Rousseau : fascismo, nazionalsocialismo e "vera democrazia" », *Storia contemporanea*, vol. 25, n° 3, 1994, p. 361-389; George L. Mosse, « Democrazia totalitaria e nuovo stile politico », *Nuova Storia Contemporanea*, vol. 2, n° 4, 1998, p. 5-14.
27. Pier Giorgio Zunino, *L'ideologia del fascismo. Miti, credenze e valori nella stabilizzazione del regime*, Bologne, Il Mulino, 1985, p. 66-70; Emilio Gentile, *Le origini dell'ideologia fascista 1918-1925*, Bologne, Il Mulino, 1996, p. 324-390.
28. Sur l'opposition entre César et Auguste dans la tradition historiographique européenne, voir Giuseppe Zecchini, « Augusto e l'eredità di Cesare », dans Gianpaolo Urso (dir.), *Cesare precursore o visionario?*, Pise, ETS, 2010, p. 47-62.
29. Emil Ludwig, *Colloqui con Mussolini*, Milan, Mondadori, 1970, p. 79.
30. Leandro Polverini, « Mommsen, Cesare e il Cesarismo », *Anabases*, vol. 7, n° 14, 2011, p. 173-184; Emilio Gabba, « Cesare e Augusto nella storiografia italiana dell'Ottocento », dans Emilio Gabba et Karl Christ (dir.), *Caesar und Augustus*, Come, Edizioni New Press, 1989, p. 49-70; Zvi Yavetz, « Caesar, Caesarism, and the Historians », *Journal of Contemporary History*, vol. 6, n° 2, avril 1971, p. 187-192; Maria Wyke (dir.), *Julius Caesar in Western Culture*, Oxford, Blackwell, 2006.
31. Sur le climat culturel, voir Luisa Mangoni, *Una crisi di fine secolo. La cultura italiana e la Francia fra Otto e Novecento*, Turin, Einaudi, 1985; Luisa Mangoni, *Civiltà della crisi. Cultura e politica in Italia tra Otto e Novecento*, Rome, Viella, 2013.
32. Il le définissait ainsi dans son drame *Giulio Cesare*. Voir Enzo R. Laforgia, « Dal palcoscenico

– d’après l’historien américain George L. Mosse – était « le héros par-delà l’espace et le temps », « symbole d’une force unificatrice dans un monde en morceaux », « l’exemple de la symbiose du chef et du peuple, qui ne laissait aucune place aux institutions traditionnelles ou à l’individualisme »<sup>33</sup>. César, en somme, était le dictateur du peuple, qui gouvernait en son nom contre l’individualisme aristocratique et bourgeois pour restaurer les pouvoirs de l’État. En même temps, le césarisme était devenu synonyme, dans de nombreux cercles culturels européens, de gouvernement pour les masses, d’autorité, de force des institutions, de fin des divisions de classes et de début d’une ère d’expansion et de grandeur<sup>34</sup>. Le pouvoir de César se configurait, en somme, comme une monarchie qui réalisait la démocratie<sup>35</sup>. Ces concepts étaient tout à fait matérialisés dans le film colossal d’Enrico Guazzoni, *Caio Giulio Cesare*, en 1914, qui se terminait sur les funérailles du général romain porté sur les épaules comme un héros par la foule, tandis que Marc Antoine, dans son oraison funèbre, le définissait comme « invincible » à chaque bataille, « le plus grand général et homme d’État de Rome ». La nature démocratique (et la grandeur) du personnage était magnifiée par la lecture publique de son testament faite par Marc Antoine, qui informait les masses de la décision de César de laisser tous ses biens au peuple. Le mythe, répandu parmi les masses grâce au nouveau média cinématographique, était bien représenté aussi par le générique de fin du film : « *Il fuoco della pira ha bruciato il cadavere di Cesare, ha distrutto il corpo, ma non la fama delle sue gloriose vittorie. Giulio Cesare resterà immortale nella storia del mondo* »<sup>36</sup>.

César, comme le fascisme, avait marché contre l’oligarchie de Rome au nom de la nouveauté qui avance et qui abat la décadence. Il était devenu dictateur au nom du peuple et pour cette raison il avait été le premier Romain à être déifié par acclamation des citoyens. César était donc l’incarnation de l’homme nouveau fasciste, du citoyen-soldat, du conquérant, du guide, en un mot, de l’utopie ré-

---

alla tribuna : l’incubazione mitologico-letteraria del nazionalismo corradiniano », dans Romain H. Rainero (dir.), *Da Oriani a Corradini. Bilancio critico del primo nazionalismo italiano*, Milan, Franco Angeli, 2003, p. 154-159. Sur Corradini et la politique de masse, voir Anna Scarantino, « Alla ricerca di una religione per l’uomo collettivo. Enrico Corradini tra neopaganesimo, anticristianesimo e filo-cattolicesimo », *Mondo contemporaneo*, vol. 12, n° 3, septembre 2016, p. 5-51.

33. George L. Mosse, « Caesarism, Circuses, and Monuments », dans *id.*, *Masses and Man. Nationalist and Fascist Perceptions of Reality*, New York, Howard Fertig, 1980, p. 104-118.

34. Arnaldo Momigliano, « Per un riesame della storia dell’idea di cesarismo », *Rivista storica italiana*, n° 2, 1956, p. 220-229 ; Emilio Gentile, *Il capo e la folla. La genesi della democrazia recitativa*, Rome-Bari, Laterza, 2016, p. 131-151. Pour une définition du césarisme, voir Angelo Panebianco, « Cesarismo », dans *Enciclopedia delle scienze sociali*, Istituto dell’Enciclopedia Italiana-Treccani, Rome, 1991, en ligne : [http://www.treccani.it/enciclopedia/cesarismo\\_%28Enciclopedia-delle-scienze-sociali%29/](http://www.treccani.it/enciclopedia/cesarismo_%28Enciclopedia-delle-scienze-sociali%29/) (consulté le 13 décembre 2019).

35. Emilio Gabba, « Considerazioni su taluni problemi... », art. cit., p. 407-429.

36. « Le feu du bûcher a brûlé le cadavre de César, en a détruit le corps, mais n’a pas brûlé la renommée de ses glorieuses victoires. Jules César restera immortel dans l’histoire du monde » (notre traduction). Pour une étude du contexte du film de Guazzoni, voir Maria Wyke, « Caesar, Cinema, and National Identity in the 1910s », dans Maria Wyke (dir.), *Julius Caesar in Western Culture, op. cit.*, p. 170-189.

volutionnaire du fascisme. César était un martyr, le premier martyr de la longue histoire de Rome, dont le fascisme était l'héritier. Son esprit vivait dans le présent, mystiquement fusionné avec les morts de la première guerre mondiale et dans la lutte engagée par le mouvement de Mussolini pour la conquête du pouvoir. Il était la première chemise noire et le premier martyr fasciste<sup>37</sup>. Cette reconnaissance fut scellée le 10 septembre 1933 lorsque, après deux mille ans et pour la première fois dans l'histoire italienne, à l'endroit précis où il commença sa marche vers Rome, une statue en son honneur fut inaugurée par le régime pour montrer concrètement l'actualité d'un personnage dont l'action était ressuscitée par Mussolini. « *Il culto di Cesare oggi è attuale* », soulignait le journal *La Stampa* en première page<sup>38</sup>. Non seulement le commandant, mais aussi l'arbitre de la crise, le législateur, le reconstruteur de l'unité publique romaine, le concepteur de la restauration de l'ordre intérieur et de la grandeur séculaire de Rome, le créateur des centres urbains et agricoles, en un mot la glorification de César représentait l'allégorie de Mussolini<sup>39</sup>. Par conséquent, encore en 1933, le héros, le modèle était le dictateur et général romain. Au contraire, Auguste continuait d'être un fantôme. Et il en sera ainsi jusqu'en 1937.

## Un modèle pour la « révolution restauratrice »

L'Institut d'études romaines vit le jour en 1925, comme conséquence directe du nouveau climat d'idéologisation de la nation et de nationalisation de la romanité. En quelques années, Rome était devenue un monument et un modèle de grandeur, et l'Institut avait justement pour but de promouvoir, comme le stipulait son statut, de nouvelles études qui réveilleraient chez les Italiens « *il senso storico della funzione esercitata da Roma nel mondo nello svolgersi della civiltà* »<sup>40</sup>.

Pleinement inséré dans l'action menée par le fascisme pour impliquer directement la culture italienne dans les initiatives du régime et dans la construction de la nouvelle Italie fasciste<sup>41</sup>, l'Institut d'études romaines devint, en peu de temps, le premier lieu de convergence de savants, politiciens, architectes, urbanistes, tous orientés vers le développement et la diffusion du mythe de la romanité. Carlo Galassi Paluzzi, son créateur et secrétaire, et à partir de 1934 son président, concevait cette tâche comme une mission personnelle, car l'étude et la connaissance de la civilisation romaine et latine permettraient d'apprendre – disait-il – les « *intime*

37. C'est ainsi qu'il était défini dans une publication de l'Institut d'études romaines : Emilio Bodrero, *Roma e il Fascismo*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1939, p. 32.

38. « Aujourd'hui le culte de César est d'actualité » (notre traduction). Corrado Alvaro, « La statua di Cesare donata dal Duce », *La Stampa*, 11 septembre 1933.

39. Corrado Alvaro, « Entusiasmo di popolo », *ibid.* ; « Per volontà del Duce, dopo 2000 anni, Cesare ritorna a Rimini », *Corriere della Sera*, 11 septembre 1933.

40. « le sens historique de la fonction exercée par Rome dans le monde dans le déroulement de la civilisation » (notre traduction). Archivio Storico dell'Istituto Nazionale di Studi Romani (dénommé ASINSR), Affari generali, b. 1, f. 1.

41. Giovanni Belardelli, *Il Ventennio degli intellettuali. Cultura, politica, ideologia nell'Italia fascista*, Rome-Bari, Laterza, 2005, p. 3-35.

*scaturigini*» et «*la linfa vivificatrice della nostra civiltà nazionale*»<sup>42</sup>. Selon lui, les Italiens devaient retrouver à Rome «*le orme immutabili della nuova ascesa*» et leur «*storica missione*»<sup>43</sup>.

Ces propositions furent menées à bien par une série d'initiatives, de publications (parmi lesquelles la revue mensuelle *Roma*), de conférences, de congrès, de groupes d'étude et de recherche, où l'on célébrait la centralité de la Rome antique, pour sa capacité à avoir su fusionner et créer une seule civilisation, comme le récitaient les vers souvent répétés du poète impérial Rutilio Namaziano, *fecisti patriam diversis gentibus unam*. La Rome chrétienne, tout aussi centrale, faisait l'objet d'une récupération : elle avait pris le relais de l'Antiquité en devenant le rempart d'une civilisation européenne commune et la manifestation, avec la Contre-Réforme, d'une nouvelle forme d'empire<sup>44</sup>. De cette façon, l'Institut visait à récupérer la Rome chrétienne dans l'histoire culturelle nationale, en surmontant l'hostilité qui la caractérisait depuis le siècle des Lumières. En lui redonnant un rôle clé, il favorisait une tentative de réconciliation par le biais d'une action conjointe de nationalisation de la romanité antique et du christianisme. L'Église – expliquait Galassi Paluzzi dans une note du 26 avril 1931 sur le concept de romanité fasciste – «*non è il succedaneo dell'Impero romano, ma ne è la continuatrice*»<sup>45</sup>. Comme il l'expliquait en 1936 à Mgr Evreinow (titulaire de la Mission catholique russe et son père spirituel), la mission de l'Institut consistait à aider à reconstituer «*quel legame efficace che deve esistere tra il laicato colto e gli ecclesiastici*» et à rebâtir organiquement l'esprit et la mentalité romaine et latine, «*presupposto naturale necessario perché la società possa tornare veramente al Cattolicesimo*»<sup>46</sup>.

Dans ce *continuum*, le fascisme se voulait l'héritier de l'idée impériale millénaire de la Rome antique et chrétienne, synthèse de son essence universelle et civilisatrice qui devait être réintroduite en Occident<sup>47</sup>. C'est aussi pour cette rai-

42. «les origines intimes et la sève vivifiante de notre civilisation nationale» (notre traduction). Carlo Galassi Paluzzi, «Per un ordinamento nazionale degli studi romani», *Roma*, vol. 4, n° 5, 1928, p. 202-209.

43. «les empreintes immuables de la nouvelle ascension et leur historique mission» (notre traduction). Carlo Galassi Paluzzi, «I corsi superiori di studi romani e ciò che si propongono di conseguire», *Roma*, vol. 4, n° 11, 1926, p. 518.

44. Carlo Galassi Paluzzi, «Un'arma di Roma nella lotta contro la Riforma», *Roma*, vol. 5, n° 11, 1927, p. 500-504; Carlo Galassi Paluzzi, «Controriforma e storiografia», *Roma*, vol. 3, n° 6, 1925, p. 258-268.

45. «n'est pas le substitut de l'Empire romain, mais sa continuation» (notre traduction). Ces considérations sont conservées dans ACGP, Figli miei mai nati, pacco 4, *Romanità Fascismo*.

46. «ce lien substantiel qui doit exister entre les laïcs cultivés et les ecclésiastiques»; «condition naturelle pour que la société puisse revenir véritablement au catholicisme» (notre traduction). Carlo Galassi Paluzzi à Mgr Alexandre Evreinow, lettre du 24 avril 1936, dans ACGP, Corrispondenza, f. Mgr Evreinow.

47. Sur cette initiative, voir Donatello Aramini, «The Myth of "Christian Rome" and the Institute of Roman Studies : An Attempted Synthesis of Fascism and Catholicism», *Journal of Contemporary History*, vol. 50, n° 2, 2015, p. 188-214; *id.*, «"Caesars Rome" and "Christian Rome" : the Institute of Roman Studies between the Fascist Regime and the Vatican», dans Anne Morelli, Jan Nelis et Danny Praet (dir.), *Catholicism and Fascism in Europe : 1918-1945*, Hildesheim, Olms Verlag, 2015, p. 255-276; *id.*, «Nel segno di Roma. Politica e cultura nell'Istituto di

son que, surtout pendant les années trente, l'Institut d'études romaines chercha à acquérir une dimension internationale, parallèlement à l'émergence du rôle international du fascisme et à sa transformation en une sorte de modèle d'une nouvelle modernité alternative à celle issue de la Révolution française. Par exemple, au moyen de l'ouverture de bureaux dans les principales capitales européennes (et pas seulement en Europe), l'institution fondée par Galassi Paluzzi tenta de diffuser à l'étranger l'image du fascisme comme héritier, défenseur et metteur en œuvre d'une nouvelle civilisation bien ancrée dans le passé romain (antique et chrétien)<sup>48</sup>, capable de mettre un terme à la décadence de l'Occident et de jeter les bases d'une nouvelle utopie, d'une renaissance globale qui réaliserait la plénitude du temps<sup>49</sup>, à savoir la fin de l'histoire. Selon cette vision, la mission de Jésus-Christ sur terre avait été accomplie par l'intercession du Duce<sup>50</sup>. L'échange de lettres entre Galassi Paluzzi et l'historien hongrois Joseph Balogh en 1933 est emblématique de cette nouvelle sensibilité : le président de l'Institut d'études romaines, partageant la nécessité de Balogh de raviver d'urgence une conscience européenne commune, nécessaire pour prévenir « *una catastrofe nello sviluppo della civiltà occidentale* » (une catastrophe dans le développement de la civilisation occidentale), déclarait

*Non è con un rifiorire dell'umanesimo né con la costituzione di un vago cristianesimo europeo che sarà possibile far risorgere una coscienza europea. Io reputo che soltanto una schietta affermazione di fede romana; soltanto l'accettazione integrale e la pratica della dottrina cattolica apostolica romana e dei postulati di autorità e di gerarchia del Fascismo possano essere la base imprescindibile sulla quale far rifiorire e potentemente riaffermare una coscienza europea*<sup>51</sup>.

C'est surtout avec la conquête de l'empire que cette orientation prit la forme d'un plan d'action organique. L'Empire fasciste démontrait en effet l'idée constante d'un destin impérial pour l'Italie qui, de l'Antiquité à nos jours, en passant par l'œuvre du christianisme, avait toujours eu tendance à civiliser et évangéliser les autres peuples<sup>52</sup>. Rome était l'immortelle *Communis Patria* des peuples

Studi Romani (1925-1944) », dans Alessandra Tarquini (dir.), *Il primato della politica...*, op. cit., p. 35-64.

48. À certaines occasions, l'ouverture de sections à l'étranger était aussi le résultat de demandes de Mussolini lui-même. Voir les lettres entre Galassi Paluzzi et le secrétaire particulier de Mussolini Osvaldo Sebastiani dans Archivio Centrale dello Stato, *Segreteria Particolare del Duce, Carteggio Ordinario*, f. 509217.

49. Carlo Galassi Paluzzi, « I fatti e gli eroi di Roma e la "pienezza dei tempi" », *Roma*, vol. 26, n° 4, 1938, p. 135-141.

50. Roger Griffin, « "The Holy Storm" : "Clerical Fascism" through the Lens of Modernism », *Totalitarian Movements and Political Religions*, vol. 8, n° 2, 2007, p. 222-224.

51. « Ce n'est pas avec une résurgence de l'humanisme ou avec l'établissement d'un vague christianisme européen qu'il sera possible de faire renaître une conscience européenne. Je crois que seule une franche affirmation de la foi romaine, seule l'acceptation et la pratique intégrales de la doctrine apostolique catholique romaine et des postulats d'autorité et de hiérarchie du Fascisme peuvent constituer la base essentielle sur laquelle une conscience européenne peut s'épanouir et se réaffirmer avec force » (notre traduction). Carlo Galassi Paluzzi à Joseph Balogh, lettre du 4 octobre 1933, dans ASINSR, Affari generali, b. 22, f. 98.

52. Carlo Galassi Paluzzi, « Discorso tenuto alla cerimonia celebrativa per la fondazione dell'Impero

européens et l'Institut d'études romaines, cherchant à collaborer avec les étrangers, avait l'intention de rétablir sa centralité et de répondre au besoin supérieur d'une nouvelle entente entre les peuples<sup>53</sup>.

C'est surtout dans les années trente que le nom de Rome prit de plus en plus d'importance, tant sur le plan politique que culturel, au sein de l'univers idéologique du fascisme, car il servait les nouvelles ambitions du régime. Rome permettait en effet de lier étroitement le discours sur l'héritage et la renaissance de la nation aux ambitions croissantes de créer un nouvel ordre fasciste dont la capitale du royaume devait être le centre politique et spirituel. C'est dans ce contexte que les célébrations du bimillénaire d'Auguste acquirent une importance politique cruciale. Elles formaient une sorte de pont entre les célébrations du dixième anniversaire de la marche sur Rome, en 1932, au cours desquelles le mythe de la romanité était resté à l'arrière-plan (comme lors de la *Mostra della Rivoluzione Fascista*<sup>54</sup>), et l'année du vingtième anniversaire en 1942, où Rome devait constituer le point d'orgue<sup>55</sup>. Le bimillénaire d'Auguste, sous une étiquette historique apparemment inoffensive, fut l'occasion de diffuser un message qui allait bien au-delà de l'importance purement nationale, archéologique et culturelle de l'événement. Il représentait une étape fondamentale sur le chemin de la conquête et de l'appropriation par le fascisme du passé de la ville et de la nation pour les sacrifier et les transcender en faveur d'une nouvelle vision de l'universalité et de l'universalisme<sup>56</sup>.

Dès 1930, l'institution fondée par Galassi Paluzzi, à l'initiative de l'archéologue Giulio Quirino Giglioli, directeur du Musée de l'Empire, avait mis à son ordre du jour la nécessité de réaliser une série d'activités pour célébrer dignement le premier empereur romain<sup>57</sup>. À ce sujet, la commission spécifique créée en 1933 avait prévu de reconstruire l'Ara Pacis, dont les vestiges, trouvés dans les fondations d'un palais au centre de Rome, devaient tous être extraits, réassemblés et placés près du Mausolée d'Auguste, un bâtiment alors semi-abandonné et en ruines, lui-même devant être isolé des édifices construits autour, avant d'être requalifié et rénové. En outre, le vaste programme d'initiatives prévoyait l'organisation d'un cycle de conférences commémoratives à l'Institut, le lancement d'un programme complet de fouilles archéologiques sur des sites de l'époque impériale

presso l'Istituto di studi romani il 15 maggio 1936», *Rassegna d'Informazioni dell'Istituto di studi romani*, vol. 4, n° 17, 1936, p. 1-5; *Roma « onde Cristo è romano »*, Rome, Istituto di studi romani, 1937. Sur le rôle des antiquisants dans la définition du concept d'Empire fasciste, voir Mariella Cagnetta, *Antichisti e impero fascista*, Bari, Dedalo, 1979.

53. Romke Visser, « Storia di un progetto mai realizzato : il Centro Internazionale di Studi Romani », *Mededelingen van het Nederlands Historisch Instituut te Rome*, n° 53, 1994, p. 40-80.

54. Giuseppe Bottai, « Roma nella Mostra della Rivoluzione Fascista », *Roma*, vol. 12, n° 1, janvier 1934, p. 3-8.

55. Emilio Gentile, *Fascismo di pietra*, op. cit., p. 159-201.

56. Aristotle Kallis, « "Framing" Romanità : The Celebrations for the Bimillenario Augusteo and the Augusteo-Ara Pacis Project », *Journal of Contemporary History*, vol. 46, n° 4, octobre 2011, p. 823-824.

57. Voir l'échange de lettres entre Carlo Galassi Paluzzi et Giulio Quirino Giglioli dans ASINSR, Corsi Superiori di Studi Romani, b. 47, f. 4, sf. *Giglioli*.

et la publication d'un volume illustré présentant l'épopée d'Auguste à travers les monuments et les arts<sup>58</sup>.

On constate une accélération spectaculaire des préparatifs en 1936, après la conquête de l'Éthiopie. Jusqu'alors, la figure d'Auguste était restée le plus souvent à l'arrière-plan des initiatives organisées par Galassi Paluzzi. La récupération de la Rome impériale et païenne était en fait centrée sur la glorification du monde romain et latin dans son ensemble; elle était accompagnée par l'évocation de l'héritage de la Rome chrétienne, qui avait su compléter et améliorer la fonction impériale de la Rome antique<sup>59</sup>. Il fallut attendre l'ouverture officielle des célébrations du bimillénaire pour voir le mythe d'Auguste s'imposer dans toute son ampleur. Le sens de l'anniversaire était clairement exprimé par Galassi Paluzzi lors de l'ouverture et de la clôture des célébrations dans deux discours publiés par l'organe de l'Institut, la revue *Roma*. En remarquant l'ouverture parallèle, le 23 septembre 1937, de la *Mostra Augustea della Romanità* et de la *Mostra della Rivoluzione Fascista*, il signalait la coïncidence comme un indice clair de la pérennité de l'esprit de Rome : tandis que la première exposition visait à attester que le développement de la civilisation occidentale avait dépendu et dépendait encore de l'Empire romain, la seconde, affirmait-il, montrait comment, sous la conduite d'un chef romain comme Mussolini, les fils de Rome, à l'instar de leurs pères antiques, avaient ouvert une nouvelle voie digne de celle de la Rome des Césars<sup>60</sup>. Le bimillénaire d'Auguste, soulignait Galassi Paluzzi à la fin des commémorations, représentait l'une des pages « les plus sacrées » et « solennelles » de la renaissance et de la régénération éternelle de l'histoire italienne. Ceci se produisait au moment où le sort du pays était gouverné par un homme qui, comme Octave, avait mis un terme au désordre des factions, avait sauvé l'État de l'abîme du personnalisme et du particularisme, avait accompli une grande révolution en respectant ce qui était encore utile et vital dans les traditions, en rénovant l'esprit des institutions civiles existantes. Comme son illustre prédécesseur de l'Antiquité, Mussolini avait restauré les valeurs de la religion et de la famille, créé les conditions d'une renaissance physique et spirituelle de la race italienne, donné un nouveau décorum et une nouvelle splendeur à la ville et ramené l'Empire sur les collines fatales de Rome<sup>61</sup>.

Les paroles du président de l'Institut d'études romaines montrent comment l'objectif des initiatives se concentrait sur un parallélisme constant entre l'ancienne Rome impériale et la Rome fasciste, par la superposition des figures d'Auguste et de Mussolini<sup>62</sup>. L'image d'Auguste qui en émergeait suivait à bien des égards celle diffusée lors des différentes célébrations qui eurent lieu en Italie en

58. Procès-verbal de la *Commissione direttiva del Bimillenario Augusteo*, séance du 20 décembre 1933, dans ASINSR, Congressi, b. 209, f. 2.

59. Carlo Galassi Paluzzi, « Note e commenti », *Roma*, vol. 12, n° 2, 1934, p. 80-81.

60. Carlo Galassi Paluzzi, « Perpetuità di Roma : la Mostra Augustea della Romanità e la Mostra della Rivoluzione Fascista », *Roma*, vol. 15, n° 10, 1937, p. 353-355.

61. Carlo Galassi Paluzzi, « Il Convegno Augusteo », *Roma*, vol. 16, n° 10, 1938, p. 397-406.

62. Voir Philippe Foro, « Auguste et Mussolini. Essai d'histoire parallèle », dans Philippe Foro (dir.), *L'Italie et l'Antiquité...*, *op. cit.*, p. 55-63.



1937 et 1938, toutes orientées non plus simplement vers la nationalisation de l'Antiquité, mais plutôt vers une tentative de fascisation profonde. Essentiellement, il s'agissait de retracer dans l'action d'Auguste les œuvres, les politiques, les actions et aussi certains aspects de l'idéologie de l'Italie fasciste. Le bimillénaire produisait une perspective et une vision analogique entre l'Italie d'Auguste et l'Italie fasciste<sup>63</sup>. Le ministre de l'Éducation nationale Giuseppe Bottai, lors d'une conférence prononcée à l'Institut d'études romaines avec le titre significatif « L'Italia di Augusto e l'Italia di oggi », soulignait lui aussi qu'il était nécessaire de retrouver dans le passé les prodromes du présent. Rappelant les mérites d'Auguste, Bottai glorifiait en réalité le régime fasciste. Il fallait se souvenir d'Auguste car il avait ramené la paix et la tranquillité dans l'Empire après des années de troubles, comme l'exigeaient les citoyens, car il avait compris l'urgence de mettre en œuvre une réforme « révolutionnaire » de l'État sans choc violent, mais en respectant les traditions et les formes républicaines qui avaient fait la grandeur de Rome. Il avait réduit le pouvoir électoral excessif du peuple tout en respectant formellement sa volonté, soustrayant ainsi la politique impériale aux choix électoraux et démocratiques fluctuants. Grâce à sa volonté pragmatique, prudente mais déterminée, il avait consolidé le territoire impérial en unifiant la péninsule italienne, à laquelle il avait attribué le rôle clé de bastion de la romanité. Auguste avait réalisé la profonde rénovation urbaine de la ville de Rome, lui donnant un aspect monumental pour symboliser sa grandeur<sup>64</sup>. Selon Bottai, le soin particulier qu'Auguste avait apporté à la formation et à l'éducation des jeunes ainsi qu'à la restauration des valeurs religieuses et des anciennes traditions morales et sociales, en particulier en prenant soin de la dignité de la famille, noyau fondateur de la société romaine, en favorisant la natalité et en empêchant le divorce et le célibat, était tout aussi décisif. Bottai, enfin, célébrait la profonde modernité des choix politiques d'Auguste et la similitude des problèmes rencontrés et des solutions adoptées par le premier empereur romain et le *Duce* du fascisme. Selon lui, une unité de concept et de méthode émergeait, qui faisait « *della politica italiana attraverso i secoli, nei tempi e nei climi storici più diversi, una politica* »<sup>65</sup>.

Cette vision prospective était répétée dans toutes les conférences tenues à l'Institut d'études romaines pendant les célébrations du bimillénaire. Organisées depuis 1936 dans le but d'illustrer « *sotto ogni aspetto Augusto, la sua vita, la sua opera e i riflessi che di questa opera si sono avuti nello sviluppo della civiltà* »<sup>66</sup>, elles furent marquées par la participation d'universitaires italiens et étrangers. Les conférences illustrèrent précisément certaines pierres angulaires de la politique augustéenne

63. Emilio Gentile, *Fascismo di pietra*, op. cit., p. 143-145, 204-208.

64. Sur le programme de rénovation urbaine du centre historique de Mussolini, voir Fabien Mazenod, « Rénovation urbaine de la Rome fasciste, gouvernance et enjeux patrimoniaux », *Revue d'Économie Régionale & Urbaine*, vol. 14, n° 5, décembre 2014, p. 905-924.

65. « de la politique italienne à travers les siècles, dans les époques et les climats historiques les plus divers, une politique » (notre traduction). Giuseppe Bottai, *L'Italia di Augusto e l'Italia di oggi*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938.

66. « Auguste sous tous ses aspects, sa vie, son œuvre et les réflexions que cette œuvre a eues sur le développement de la civilisation » (notre traduction). Carlo Galassi Paluzzi à Roberto Almagià, lettre du 3 août 1936, dans ASINSR, Corsi Superiori di Studi Romani, b. 47, f. 4, sf. 2 *Carteggio*.

qui étaient au cœur de la vision politique du fascisme. Le juriste et président de l'Institut national de la culture fasciste, Pietro De Francisci, encensait l'action réformatrice de l'État, mise en œuvre progressivement par l'adaptation progressive des structures politiques aux nouveaux besoins impériaux et non plus la ville-État de Rome<sup>67</sup>. D'autres intervenants décrivaient et soulignaient la réorganisation urbaine de la ville, les lois démographiques et pour la défense de la famille, ainsi que la place centrale accordée à l'agriculture<sup>68</sup>. En plus de ces éléments, certaines conférences visaient à souligner et à remarquer avec force le profond respect des valeurs traditionnelles nourri par Auguste. Ce dernier apparaissait sans aucun doute comme un révolutionnaire, mais un révolutionnaire conservateur, ou plutôt un révolutionnaire restaurateur. Il était celui qui avait mis fin à la dégénérescence égoïste et personnelle de la dernière phase républicaine par une révolution réparatrice, rendue encore plus stable par la *pax Augusta*. Sa figure se détachait à tel point que l'historien allemand Ernst Kornemann finissait par renverser le jugement traditionnel profondément enraciné le concernant. Désormais c'était César qui apparaissait sous une lumière plus faible, car même s'il continuait d'être considéré comme un génie militaire<sup>69</sup>, il n'avait pas compris la volonté des masses et de la société à cause de son « cosmopolitisme oriental ». Auguste, en revanche, en s'opposant à la guerre et en se consacrant à la paix, avait su parfaitement interpréter l'esprit du temps et créer une organisation politique nouvelle et durable<sup>70</sup>.

Le mérite d'Auguste était donc celui d'avoir pacifié tout l'Empire, d'avoir mis un terme à la politique de guerre romaine et, ainsi, d'avoir favorisé, par la paix, l'œuvre de romanisation et de civilisation de tous les territoires<sup>71</sup> (ce que le monument de l'Ara Pacis exprimait symboliquement). Enfin, la référence à l'action civilisatrice faisait ressortir un autre élément distinctif, celui qui considérait Auguste comme l'instigateur des prémisses de la propagation et de la pénétration du christianisme<sup>72</sup>, ou comme le précurseur, l'annonceur et même le « Messie »

67. Le résumé de la conférence de De Francisci, intitulée « Augusto e la fondazione del Principato », est dans ASINSR, Corsi Superiori di Studi Romani, b. 47, f. 4, sf. 2.

68. Giuseppe Lugli, *Aspetti monumentali della Roma augustea*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938; Filippo Stella Maranca, *Le leggi demografiche di Augusto*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938; Giacomo Acerbo, *L'agricoltura italica al tempo di Augusto*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938; Filippo Caccia, *La medicina ai tempi di Augusto*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938; Giulio Quirino Giglioli, « L'opera di Augusto e l'unificazione d'Italia », *Rassegna d'informazioni dell'Istituto di Studi Romani*, vol. 5, n° 15, 1937, p. 7.

69. Par exemple dans la conférence de Francesco Saverio Grazioli, *Il genio militare di Cesare*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938.

70. Ernst Kornemann, *Gli studi germanici sulla figura e l'opera di Augusto e sulla fondazione dell'Impero romano*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938.

71. Jean Gagé, *Gli studi francesi sulla figura e l'opera di Augusto e sulla fondazione dell'Impero romano*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938; Paul Faider, *Gli studi belgi sulla figura e l'opera di Augusto e sulla fondazione dell'Impero romano*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938; Axel Boëthius, Eiliv Skard, *Gli studi svedesi e norvegesi sulla figura e l'opera di Augusto e sulla fondazione dell'Impero romano*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938; Albert Grenier, *L'opera di Cesare e di Augusto nella Gallia*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938; Roberto Almagià, *L'orizzonte geografico nell'epoca di Augusto e gli studi geografici in Roma*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938.

72. Fernando Valls Taberner, *Gli studi spagnoli sulla figura e l'opera d'Augusto e sulla fondazione dell'Impero romano*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1939.

d'un plan plus grand<sup>73</sup>, de nature spirituelle ou religieuse<sup>74</sup>. En récupérant les légendes médiévales dans lesquelles l'empereur romain était considéré comme chrétien (à l'instar de Constantin), ainsi que la prophétie de la Sibylle et la quatrième églogue de Virgile, et en reliant la paix augustéenne et l'apparition de l'Empire à la naissance de Jésus, Auguste était placé dans une continuité universelle romaine et chrétienne<sup>75</sup>.

Ces aspects, déjà présentés lors d'autres conférences<sup>76</sup>, étaient si fondamentaux qu'ils furent au cœur du V<sup>e</sup> Congrès national d'études romaines organisé en avril 1938, au plus fort des célébrations augustéennes et qui avait pour thème principal «La Mission de l'Empire de Rome». La description de l'Empire romain qui y était développée était centrée sur les concepts d'«absorption», de «fusion» et de «paix»<sup>77</sup>. L'Empire romain, après avoir unifié l'Italie, en y instillant une conscience nationale restée totalement intacte au cours des siècles (jusqu'au fascisme qui en avait pris le relais), avait en même temps fusionné et façonné les autres civilisations, donnant satisfaction au «besoin de paix» et de «bien-être matériel». Rome avait unifié spirituellement et politiquement les différentes populations, sans «dénationalisations» forcées, et avait rejeté les aspects liés à une modernité dégénérée (tels que «*lo sfacelo morale ed economico*» [la débâcle morale et économique], «*la proletarizzazione progressiva delle masse*» [la prolétarisation progressive des masses], «*l'antagonismo di classe*» [l'antagonisme de classe], «*le rivoluzioni sociali*» [les révolutions sociales], «*la riluttanza ai matrimoni e alla prole*» [les réticences à l'égard des mariages et de la procréation], «*la corruzione e i vizi*» [la corruption et les vices], «*lo spirito di particolarismo e separatismo*» [les particularismes et le séparatisme]). Rome avait assimilé les populations, les subordonnant toutes à l'idée du devoir, «*come uomini e come cittadini*» et en leur faisant accepter la prééminence des valeurs sociales et politiques sur les valeurs individuelles. C'est ainsi que fut créée une civilisation véritablement «universelle», qui s'était ensuite répandue dans le monde entier sans supprimer les énergies de la vie provinciale, mais «*moderandole e reciprocamente subendone l'influenza*»<sup>78</sup>. Cet universalisme avait été préparé par la divine Providence pour devenir le terrain propice au développement de la prédication évangélique et le vecteur matériel et spirituel de la propagation du christianisme. L'Église avait rendu possible la continuation de l'idée, de la tradition et de la

73. Tadeusz Zielinski, *La sacra missione di Augusto*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938.

74. Gino Funaioli, *Augusto nella poesia romana*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938.

75. En particulier Giuseppe Marchetti Longhi, *La memoria di Augusto e dei suoi monumenti nel Medio Evo*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1939 et Leopoldo Longhi de Bracaglia, *Augusto e l'universalità di Roma*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938.

76. Entre autres voir l'intervention du futur pape Pie XII : Eugenio Pacelli, «Il sacro destino di Roma», dans *Roma «onde Cristo è romano»*, op. cit., p. 1-8 (et dans *L'Osservatore Romano*, n° 24-25, février 1936).

77. Carlo Galassi Paluzzi (dir.), *La missione dell'Impero di Roma nella storia della civiltà. Atti del V Congresso Nazionale di Studi Romani*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938.

78. «en les modérant et réciproquement en subissant leur influence» (notre traduction). Giuseppe Cardinali, *La funzione dell'Impero Romano nell'antichità*, dans *ibid.*, p. 1-14.

conscience de la Rome impériale, en réussissant à civiliser progressivement les peuples barbares<sup>79</sup>.

La *Mostra Augustea* elle-même avait démontré et diffusé cette interprétation. Non seulement elle avait renforcé la clé de lecture qui présentait Auguste comme le « prince de la paix », mais elle se terminait par le triomphe du christianisme<sup>80</sup>. Déjà dans la salle consacrée à Auguste, la statue de Prima Porta dialoguait avec une grande croix de verre composée avec les paroles de l'Évangile de Luc qui rappelait le recensement de l'empire voulu par l'empereur et la naissance de Jésus-Christ (avec une référence évidente au *puer* de Virgile). Puis dans les deux dernières salles, celle sur le christianisme et celle sur l'immortalité de l'idée de Rome, tous les éléments du mythe fusionnaient encore davantage : en partant d'Auguste, en passant par Constantin et l'Église, on arrivait au fascisme<sup>81</sup>. La mission civilisatrice du fascisme était ainsi montrée comme « *strettamente saldata al ruolo evangelizzatore della chiesa* », tandis que sur la figure d'Auguste « *si sovrappone[va] "la maschera di Costantino"* »<sup>82</sup>. Lors d'une conférence tenue à l'Institut d'études romaines, le secrétaire de la *Sacra Congregazione De Propaganda Fide*, Monseigneur Celso Constantini, déclarait que dans la dernière salle « *le luci del tramonto del paganesimo si incontrano e si confondono con l'alba del Cristianesimo* »<sup>83</sup> ; le Christianisme n'avait pas abandonné la mission de civilisation humaine de la Rome antique, mais faisait rayonner une nouvelle lumière qui diffusait depuis dix-neuf siècles un nouveau message de civilisation<sup>84</sup>.

La vision du mythe d'Auguste véhiculée par l'Institut d'études romaines ne différait pas beaucoup des autres initiatives qui se succédèrent en Italie<sup>85</sup> ; elle se

79. Salvatore Riccobono, *Il Diritto dell'Impero*, *ibid.*, p. 44-51 ; Francesco Ercole, *L'influenza dell'Impero nella funzione dello Stato Moderno*, *ibid.*, p. 89-100 ; Mario Barbera, *Contributo dell'Impero spirituale della Chiesa di Roma alla civiltà*, *ibid.*, p. 109-118 ; Carlo Calisse, *La funzione dell'Impero Romano nell'età di mezzo*, *ibid.*, p. 61-76. Sur le concept de fusion voir aussi : Giulio Quirino Giglioli, *L'Impero di Roma e lo sviluppo delle arti nell'antichità*, *ibid.*, p. 15-21 ; Gustavo Giovannoni, *L'Impero di Roma e la tecnica delle costruzioni*, *ibid.*, p. 23-37.

80. Voir Giovanni Belardelli, *Il mito fascista della romanità*, *op. cit.*, p. 225-226 ; Emilio Gentile, *Fascismo di pietra*, *op. cit.*, p. 143-145 ; Friedemann Scriba, « Il mito di Roma, l'estetica e gli intellettuali negli anni del consenso : la Mostra augustea della romanità 1937-1938 », *Quaderni di storia*, vol. 21, n° 41, 1995, p. 67-84.

81. *Mostra Augustea della Romanità. Catalogo*, p. 362-365. Andrea Giardina, « Augusto tra due bimillenni », art. cit., p. 66.

82. « étroitement liée au rôle évangéliste de l'Église [...] se superposait le masque de Constantin » (notre traduction. Renato Moro, « Il mito dell'impero in Italia in Italia fra universalismo cristiano e totalitarismo », dans Daniele Menozzi et Renato Moro (dir.), *Cattolicesimo e totalitarismo. Chiese e culture religiose tra le due guerre mondiali in Italia, Spagna, Francia*, Brescia, Morcelliana, 2004, p. 359-360 ; Jan Nelis, « The Clerical Response to a Totalitarian Political Religion : *La Civiltà Cattolica* and Italian Fascism », *Journal of Contemporary History*, vol. 46, n° 2, avril 2011, p. 261.

83. « les lumières du crépuscule du paganisme se rencontrent et se confondent avec l'aube du christianisme » (notre traduction).

84. « Alba missionaria alla Mostra Augustea. S.E. Mons. Costantini agli "Studi Romani" », *L'Osservatore romano*, 9 janvier 1938.

85. Mario Mazza, « Ideologia e storiografia in interventi del bimillenario Augusteo », *Mediterraneo antico*, vol. 18, n° 1-2, 2015, p. 111-133 ; Mario Mazza, « Augusto in camicia nera. Storiografia e ideologia nell'era fascista », *Revista de historiographia*, n° 27, 2017, p. 107-125.

rapprochait en particulier des lectures du bimillénaire fournies par l'Académie d'Italie<sup>86</sup>, l'*Accademia dei Lincei* et, surtout par l'*Università Cattolica del Sacro Cuore*. Si dans le volume des *Lincei* la plupart des interventions réaffirmaient la politique restauratrice et nationaliste d'Auguste<sup>87</sup>, la publication éditée par l'Institut dirigé par le Père Agostino Gemelli exaltait le sens religieux d'Auguste, en insistant sur la centralité de la restauration de l'éthique antique et traditionnelle de Rome et, par conséquent, sur sa préparation, tant d'un point de vue pratique que spirituel, de la voie du christianisme<sup>88</sup>.

Inséré dans ce contexte, et dans celui plus large des diverses initiatives menées au fil des ans par l'Institut d'études romaines sur la Rome chrétienne (où le christianisme était présenté comme le seul et véritable héritier de la Rome impériale antique), le mythe d'Auguste apparaissait à tous égards comme celui d'un empereur restaurateur et celui de la romanité comme le rempart de la morale jugée « correcte », à savoir un ensemble d'usages, de conventions et de conduites que l'historien américain George L. Mosse a défini sous le terme de « respectabilité bourgeoise »<sup>89</sup>.

Au moment de la clôture du bimillénaire, en septembre 1938, le parallélisme entre Auguste et Mussolini, décrits comme deux empereurs liés à la tradition, fut confirmé par les événements et les accords conclus lors de la conférence de Munich sur la crise des Sudètes. Le Duce, qui avait évité la guerre grâce à ses qualités diplomatiques, signe – selon les commentaires publiés dans les principaux journaux italiens – de son esprit romain inné, fut tellement glorifié comme un nouvel Auguste à son retour dans son pays natal<sup>90</sup> que beaucoup n'hésitèrent pas à parler d'un passage direct de la *pax Augusta* à la *pax mussoliniana*<sup>91</sup>.

## Le crépuscule de la Rome impériale et l'aube d'un nouvel ordre chrétien

À l'instant même où le mythe de Mussolini-Auguste atteignait son apogée, de nouveaux nuages menaçants commencèrent à assombrir l'horizon et à se diriger à grande vitesse vers la troisième Rome fasciste, obscurcissant et sapant un mythe qui semblait s'être définitivement imposé dans le panorama idéologique du régime jusqu'à ébranler, mais seulement en apparence, le rôle central et les dangereuses implications du chef guerrier Jules César. Le rapprochement avec l'Allemagne nazie, la campagne antibourgeoise, les lois raciales, l'accélération to-

86. Roberto Paribeni, *Augusto, Discorso tenuto per il bimillenario pronunziato nella Reale Accademia d'Italia il 20 aprile 1938-XVI*, Rome, Reale Accademia d'Italia, 1938.

87. *Augustus. Studi in occasione del bimillenario augusteo*, Rome, Reale Accademia Nazionale dei Lincei, 1938.

88. *Conferenze augustee nel bimillenario della nascita*, Milan, Vita e Pensiero, 1939.

89. George L. Mosse, *Sessualità e nazionalismo. Mentalità borghese e rispettabilità*, Rome-Bari, Laterza, 1982.

90. Renzo De Felice, *Mussolini il duce*, vol. II, *Lo Stato totalitario 1936-1940*, Turin, Einaudi, 1981, p. 527-536.

91. Antonio Ferrua, « L'ara della pace di Augusto », *La Civiltà Cattolica*, 5 novembre 1938, p. 204-215.

totalitaire et l'insistance croissante sur le caractère du fascisme comme religion politique firent affleurer, même au sein de l'Institut d'études romaines, le sentiment que le régime italien s'écartait de la ligne jusqu'alors mise en avant du fascisme fondateur d'une révolution restauratrice.

Le mythe d'Auguste et de l'Empire, accompagné à partir de 1937 de la récupération d'un certain pacifisme, d'un patriotisme missionnaire<sup>92</sup> et charitable<sup>93</sup>, et de la mission universelle et providentielle de Rome, commençait à prendre, d'une manière de plus en plus évidente, les contours d'une idéologie organique et cohérente qui, précisément en raison de son insistance, se présentait comme une tentative, plus ou moins consciente, de la pression idéologique<sup>94</sup>, d'orienter le régime et son chef sur la voie de la restauration catholique. La récupération pendant les mois de non-belligérance de la figure de Tibère comme continuateur de l'œuvre d'Auguste, ainsi que de la *Pax Romana* qui – comme le soulignait l'historien de l'antiquité Emanuele Ciaceri, élève d'Ettore Pais – fut « *il maggior dono che Roma fece al mondo* »<sup>95</sup>, sont des exemples particulièrement significatifs. Ces positions, qui d'un point de vue strictement politique étaient proches des idées de la droite conservatrice européenne<sup>96</sup>, étaient le fruit d'un « état d'esprit » commun à de nombreux laïcs et membres du clergé, qui ne se rendaient pas pleinement compte que l'essence révolutionnaire qui avait toujours caractérisé le mouvement fasciste réapparaissait et s'imposait de nouveau, surtout à partir de la guerre d'Éthiopie, avec une plus grande insistance<sup>97</sup>. La mentalité totalitaire typiquement fasciste ne se reconnaissait pas dans le mythe de la respectabilité bourgeoise mais plutôt dans un universalisme totalement fasciste, dans un ordre nouveau et dans une nouvelle civilisation exclusivement fascistes, dans une « respectabilité en uniforme », où l'homme était collectivement organisé et instruit selon les principes d'une morale militariste et guerrière<sup>98</sup>.

92. Voir les conférences de Egilberto Martire, « Le Missioni, impero spirituale di Roma », *Rassegna d'informazioni dell'Istituto di Studi Romani*, n° 5, n° 22-23, 1937; Celso Costantini, « L'Esposizione d'Arte Missionaria al Vaticano e La Mostra Cattolica all'Esposizione universale di Roma », *ibid.*, vol. 6, n° 24, 1938; Franco Carminati, « L'universalità di Roma nell'opera della propagazione della Fede », *ibid.*, vol. 7, n° 23, 1939.

93. Voir le cycle de conférences organisé à partir de 1938 : « La funzione culturale e artistica del cenacolo filippino » à l'occasion du IV<sup>e</sup> centenaire de la naissance de Cesare Baronio, dans *Rassegna d'informazioni dell'Istituto di Studi Romani*, vol. 5, n° 22-23, 1937; Leonardo Maria Bello, « San Francesco », *ibid.*, vol. 7, n° 23, 1939; Carlo Salotti, « Romanità di S. Caterina », *ibid.*, vol. 8, n° 23-24, 1940.

94. Voir par exemple les conférences de Domenico Jorio, « La romanità dei concili ecumenici », dans ASINSR, Affari generali, Pubblicazioni, b. 39, f. 44; Alfredo Ottaviani, « L'Azione di Roma Cristiana nel Diritto Pubblico », *L'Osservatore romano*, 31 décembre 1939.

95. « le plus beau cadeau que Rome fit au monde » (notre traduction). Emanuele Ciaceri, « Tiberio », *Roma*, vol. 18, n° 3, 1940, p. 65-83.

96. Voir Martin Blinkhorn, « Introduction : Allies, rivals, or antagonists? Fascists and conservatives in modern Europe », dans *id.* (dir.), *Fascists and Conservatives. The Radical Right and the Establishment in Twentieth-Century Europe*, Londres, Routledge, 1990, p. 1-13.

97. Renzo De Felice, *Intervista sul fascismo*, Rome-Bari, Laterza, 1975, p. 27-46.

98. Emilio Gentile, *Fascismo. Storia e interpretazione*, Rome-Bari, Laterza, 2002, p. 238-239. Voir aussi Dino Cofrancesco, « Il mito europeo del fascismo (1939-1945) », *Storia contemporanea*, vol. 14, n° 1, 1983, p. 5-45.

En particulier, l'alliance avec l'Allemagne remettait en question toute une tradition culturelle italienne antiallemande profondément enracinée qui, diffusée pendant le *Risorgimento* et alimentée par la première guerre mondiale, avait également marqué pendant longtemps les initiatives de l'Institut. Celui-ci n'avait jamais caché sa profonde aversion pour l'orientation culturelle et historiographique allemande qui, d'une part, célébrait depuis des décennies l'originalité de la Grèce antique au détriment de Rome<sup>99</sup>, et de l'autre, avait réduit la centralité de l'influence du droit romain et du droit canonique sur le droit médiéval et moderne, considéré plus comme le fruit des coutumes des populations barbares que de l'ancien héritage impérial<sup>100</sup>. De plus, depuis sa fondation, l'Institut d'études romaines n'avait pas manqué une occasion de se lancer contre la critique germanique, jugée coupable, avec la réforme luthérienne, d'avoir brisé l'unité des Chrétiens et d'avoir jeté les bases pour la diffusion en Europe d'un esprit anti-romain cause de la dégénérescence culturelle individualiste et matérialiste du libéralisme, de la démocratie, du socialisme et du communisme<sup>101</sup>. Les implications politiques derrière ces divergences étaient évidentes : en pleine crise de l'Occident, le rôle plus ou moins central dans le développement millénaire de la tradition culturelle européenne de Rome (antique et chrétienne) ou des peuples celtes et germaniques renforçait ou affaiblissait, selon le cas, les aspirations de l'Italie et de l'Allemagne à agir en *leaders* d'une nouvelle civilisation et d'un nouvel ordre mondial. Malgré ces ombres très pesantes, le déclenchement de la guerre finit paradoxalement par alimenter davantage l'action de l'Institut, de plus en plus enclin à montrer – comme le rappelait l'archéologue Carlo Cecchelli à Galassi Paluzzi – l'absence d'antithèse entre romanité et christianisme et à présenter, en conséquence, le fascisme comme « *il naturale tutore dell'idea cristiana e cattolica [...] lo strumento forgiato dal Signore per abbattere l'idea del materialismo anticristiano* »<sup>102</sup>. L'Institut d'études romaines devait devenir – selon les mots de Galassi Paluzzi – une « milice » marchant sur le champ de bataille qui lui était assigné, le champ culturel<sup>103</sup>. Des efforts furent également faits, dans la mesure du possible, pour surmonter le profond désaccord entre romantisme et germanisme, en insistant sur la complémentarité entre Rome et Berlin et entre le concept d'espace vital et d'ordre nouveau allemand et son pendant italien. Ce contraste pouvait être résolu de manière significative au nom de Rome. L'Italie et l'Allemagne travaillaient toutes deux à la création d'une nouvelle Europe

99. Sur la critique de cette interprétation voir Carlo Galassi Paluzzi (dir.), *Atti del IV Congresso Nazionale di Studi Romani*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1938, 5 vol. Voir aussi Carlo Galassi Paluzzi, *Gli studi romani e i rapporti tra Roma e l'Oriente*, Rome, Istituto di Studi Romani, 1936.

100. Voir la polémique entre savants italiens et allemands dans *Atti del Congresso Internazionale di Diritto Romano*, Pavie, Fratelli Fusi, 1934-1935, 4 vol.

101. Carlo Galassi Paluzzi, « Roma e antiroma », *Roma*, vol. 5, n° 10, 1927, p. 437-444.

102. « le tuteur naturel de l'idée chrétienne et catholique [...] l'instrument forgé par le Seigneur pour briser l'idée de matérialisme anti-chrétien » (notre traduction). Carlo Cecchelli à Carlo Galassi Paluzzi, lettre du 21 octobre 1937, dans ACGP, Corrispondenza, f. Carlo Cecchelli.

103. ASINSR, Libro verbali Giunta Direttiva, vol. VI, séance du 25 juin 1940 et du 1<sup>er</sup> juillet 1941; Carlo Galassi Paluzzi, « Il Re Imperatore inaugura la nuova sede dell'Istituto di Studi Romani », *Roma*, vol. 19, n° 6, 1941, p. 211-215.

capable de combattre la dégénérescence moderne et de retrouver le berceau de la civilisation romaine qui, à travers le Moyen Âge chrétien, avait imprégné et remodelé même les populations barbares du Nord, romanisées par la rencontre avec la société et la culture de la péninsule.

Le point culminant de cette vision, à savoir de l'idée d'une Italie romaine à la tête du nouvel ordre civil européen, devait être révélé dans toute son évidence avec le projet de l'Exposition universelle de Rome en 1942. Le centre idéal de l'exposition devait être la *Mostra della Civiltà italiana*. Dès 1939, Galassi Paluzzi lui-même avait commencé les préparatifs de son organisation. Selon lui, l'exposition devait illustrer l'influence profonde « *del Genio e dell'Azione di Roma e dell'Italia* » (du Génie et de l'Action de Rome et de l'Italie) dans les « *tappe militari* » (étapes militaires) qui avaient marqué le développement de la civilisation occidentale, montrant ainsi « *il primato civile dell'Italia* » (la suprématie civile de l'Italie). L'exposition devait culminer dans le « *tempio del Genio italiano* » (temple du Génie italien), une section située dans la partie centrale du nouveau Palazzo della Civiltà et conçue sous la forme d'une croix chrétienne, presque comme pour revendiquer le *deus ex machina* de l'histoire nationale dans son ensemble. En son centre, devaient être placées les statues des quatre symboles de la civilisation italienne : Thomas d'Aquin pour la religion, Dante Alighieri pour la littérature, Michel-Ange Buonarroti pour l'art et, enfin, pour la politique, non plus Auguste mais, significativement, de nouveau Jules César<sup>104</sup>.

Outre la volonté évidente d'insister sur la tentative d'incorporer les valeurs catholiques dans la culture fasciste et d'imposer cette synthèse au niveau international, en reproposant César, le projet révélait le retour en force de l'ivresse nationaliste et guerrière qui avait caractérisé la culture italienne depuis les premières années du xx<sup>e</sup> siècle<sup>105</sup>. Cependant, cet enthousiasme finit par s'évanouir rapidement après les premières défaites militaires italiennes. Dès 1941, les initiatives organisées pour célébrer le bimillénaire de la naissance de Tite-Live furent l'occasion de réfléchir à nouveau sur le mythe d'Auguste. Bien que de façon plus atténuée qu'en 1937-1938, les références au régime fasciste et la tendance à lire le passé à la lumière de la réalité présente étaient à nouveau évidentes. Toutefois, cette vision prospective n'employait plus les tons glorieux des succès augustéens, mais était teintée de couleurs sombres préfigurant, dès l'époque d'Auguste, les prodromes des maux qui conduiraient inexorablement à la fin de la civilisation antique. Selon Tite-Live – affirmait-on à l'Institut d'études romaines – le travail grandiose d'Auguste ne compensait pas la décadence morale de tous les citoyens, la servilité, la flatterie, la recherche du profit personnel, la vénalité, la disparition du sentiment religieux et des valeurs familiales qui avaient étouffé les anciennes vertus qui avaient fait la grandeur morale de Rome. Les conférenciers qui se relayèrent en 1941 soulignaient que Tite-Live, dans sa reconstruction de l'histoire

104. Carlo Galassi Paluzzi, *Progetto schematico per l'ordinamento della Mostra della Civiltà Italiana nella Esposizione Mondiale del Ventennale*, dans ACGP, Figli miei mai nati, pacco 1, f. E42.

105. Voir aussi Mariella Colin, « Rome et la romanité dans les livres pour les enfants de l'Italie fasciste : une antiquité en trompe-l'œil? », dans Philippe Foro (dir.), *L'Italie et l'Antiquité...*, op. cit., p. 65-77.



de Rome, finissait par préférer un État petit territorialement mais vertueux plutôt qu'un grand Empire corrompu. Ce n'était que par la stabilité et le maintien de la paix, grâce à laquelle Rome s'était relevée à l'époque d'Auguste – c'était là le noyau de la pensée de Tite-Live – que de nouvelles et plus importantes victoires pouvaient arriver<sup>106</sup>. Dans cette lecture, l'échec du fascisme était clairement dénoncé. C'est tout le régime qui était accusé mais pas son *Duce*, qui continuait à apparaître comme un grand chef guerrier, crédité, comme Auguste, d'avoir essayé en vain d'arrêter la décadence et la vénalité d'un peuple entier.

Le lendemain du 25 juillet 1943, la Rome d'Auguste et la Rome impériale disparurent de la programmation de l'Institut d'études romaines. Seul le message de la Rome chrétienne survécut et fut désormais diffusé par l'Institut, dont l'activité se concentra sur la diffusion du mythe de l'Italie comme nation latine et catholique. En accord avec l'augmentation progressive de la présence de l'Église dans le tissu social du pays pendant les années de guerre et le rôle de Pie XII comme *defensor civitatis*<sup>107</sup>, l'Église fut célébrée pour sa capacité à donner vie, à partir de l'Empire romain, à une nouvelle civilisation européenne et universelle, comme l'avait déjà déclaré en 1942 le Père Mariano Cordovani (maître du Sacro Palazzo Apostolico et théologien du secrétariat d'État du Vatican, très proche de Giovanni Battista Montini)<sup>108</sup>. L'archéologue Roberto Paribeni<sup>109</sup> affirmait que, tout comme en 476 après J.-C., quand un nouveau soleil s'était levé des décombres et de la catastrophe militaire totale d'un pays envahi, qui semblait marquer la fin d'une civilisation millénaire, de même, une fois de plus, le sort de l'Italie était lié et défendu par l'autorité suprême du pape<sup>110</sup>.

Cette vision, au sein de l'institution fondée par Galassi Paluzzi, dessinait une nouvelle conception politique qui, après avoir abandonné la tentative de synthèse avec l'idéologie fasciste et toujours réticente à accepter pleinement le nouveau mythe démocratique, sera à la base de l'effort de la classe politique démocrate-chrétienne d'après-guerre pour trouver de nouveaux espaces de manœuvre capables, d'un côté, de remodeler la nouvelle identité nationale autour du mythe même de l'Italie latine et catholique et, de l'autre, de conserver un rôle de premier plan pour l'Italie, en imposant dans une Europe écrasée par la Guerre froide le rôle

106. Roberto Paribeni, « Religiosità romana in Livio », dans *Liviana*, Milan, Ceschina, 1943, p. 41-58 ; Aurelio Giuseppe Amatucci, « L'elemento poetico nelle storie di Livio », *ibid.*, p. 111-126 ; Emilio Bodrero, *Il destino di Roma nell'opera di Livio*, Rome, Reale Istituto di Studi Romani, 1943.

107. Federico Chabod, *L'Italia contemporanea (1918-1948)*, Turin, Einaudi, 1961, p. 124-125 ; Andrea Riccardi, *Roma « città sacra » ? Dalla Conciliazione all'operazione Sturzo*, Milan, Vita e pensiero, 1979, p. 207-219, 237-262 ; Renato Moro, « I cattolici italiani e il 25 luglio », *Storia contemporanea*, vol. 24, n° 6, 1993, p. 981-982, 996-1009 ; Andrea Riccardi, *L'inverno più lungo 1943-44 : Pio XII, gli ebrei e i nazisti a Roma*, Rome-Bari, Laterza, 2008, p. 308-345.

108. Mariano Cordovani, « Romanità della Chiesa », *L'Osservatore Romano*, 7 février 1942.

109. Roberto Paribeni, *Storia di Roma. Da Diocleziano alla caduta dell'Impero d'occidente*, Bologne, Cappelli, 1941, p. 3-4.

110. Ermenegildo Pellegrinetti, « Un Pontefice due volte romano », *Rassegna d'informazioni dell'Istituto di Studi Romani*, vol. 11, n° 6, 1943, p. 7 ; « L'opera di carità di Pio XII esaltata dal Card. Caccia Dominioni all'Istituto di Studi Romani », *La Nuova Italia*, 22 avril 1944 ; Carlo Galassi Paluzzi (dir.), *Roma nella parola di Pio XII*, Roma, R. Istituto di Studi Romani, 1943.

civilisateur central de Rome et son mythe chrétien<sup>111</sup>, répondant ainsi au besoin persistant d'identifier une idéologie globale capable de diriger l'action humaine<sup>112</sup>.

D'après ce qui a été reconstruit ici, le mythe d'Auguste diffusé par l'Institut d'études romaines, comme les autres activités qui ont caractérisé son action pendant vingt ans, n'a pas seulement cherché à promouvoir la rencontre, le choc, l'osmose et l'influence mutuelle entre deux phénomènes typiquement modernes, celui de la sacralisation du politique et celui de la politisation et idéologisation du religieux<sup>113</sup>, il a aussi révélé certaines attitudes que les expériences totalitaires ont laissées en héritage au monde chrétien d'après-guerre : par-dessus tout, la centralité persistante du pouvoir de la pensée mythique, l'essence de la politique de masse.

Traduit de l'italien par Laura Fournier-Finocchiaro

---

111. Paolo Acanfora, *Miti e ideologia nella politica estera della Dc. Nazione, Europa e Comunità atlantica (1943-1954)*, Bologne, Il Mulino, 2013, p. 19-33.

112. George L. Mosse, *La cultura dell'Europa occidentale nell'Ottocento e nel Novecento*, Milan, Mondadori, 1986, p. 467-489 ; George L. Mosse, *Intervista su Aldo Moro*, Alfonso Alfonsi (dir.), Soveria Mannelli, Rubbettino, 2015, p. 5-8.

113. Sur ces aspects voir Renato Moro, « Religione del trascendente e religioni politiche », *Mondo contemporaneo*, vol. 1, n° 1, 2005, p. 39-62 ; Renato Moro, « Church, Catholics and Fascist Movements in Europe : An Attempt at a Comparative Analysis », dans Anne Morelli, Jan Nelis et Danny Praet (dir.), *Catholicism and Fascism in Europe... op. cit.*, p. 67-100.

**Dossier : Mythe des origines et réalités (géo)politiques :  
la Mostra Augustea della Romanità (1937-1938)**

- Jean-Philippe BAREIL, *Avant-propos*
- Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE, *Auguste, les figures d'un prince à prendre pour modèle ?*
- Donatello ARAMINI, *L'Institut d'études romaines et le mythe d'Auguste en 1937*
- Jan NELIS, *Impérialisme romain et fascisme, entre adhésion idéologique et opposition à la construction d'un mythe. L'Istituto di Studi Romani et la critique augustéenne*
- Chiara RUFFINENGO, *La narration archéologique au temps du fascisme : récits, mises en scène, objets*
- Marie-Laurence HAACK, *Le « problème étrusque »*
- Laura FOURNIER-FINOCCHIARO, *Poètes et précurseurs de l'Empire fasciste dans les inscriptions de la Mostra Augustea della Romanità*
- Jérémy GUEDJ, *Réceptions françaises de la Mostra Augustea della Romanità*
- Antonella MAURI, *Romani di razza, la romanité dans l'iconographie fasciste et raciste après 1938*
- Barbara MEAZZI, *Italo Bertoglio et l'art moyen. Sur quelques photographies des expositions fascistes (1932-1937)*

**Notes et travaux de recherches**

- Sophie SALVIATI, *Le double jeu de Florence dans ses rapports avec l'Orient ottoman après le concile de 1439*
- Jean-Marc TICCHI, *Le fonds Alexandre Isaac, sénateur de la Guadeloupe (1845-1899), et son voyage en Algérie (1892) dans les Archives du Sénat*
- Vladislava SERGIENKO et Joseph MARTINETTI, *La question de Crimée : un cas d'école pour l'analyse géopolitique ?*

ISBN 978 - 2 - 914561-82-2



9

Prix : 20 €



## Cahiers de la Méditerranée



Ente Autore	Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine, Nizza
Editore	Centre de la Mediterranee moderne et contemporaine
Luogo di pubbl.	Nice
Da anno - Ad anno	1970-
Natura	Periodico
Lingua	Francese
Paese di pubblicazione	Francia
ISSN	0395-9317
ISSN-L	0395-9317
Codice CDU	93
Codice Dewey	940.05; 940.091 822; 909.098 22
Codice rivista	P 00122717
Fonte	acnp
Supporto	Printed text
Note	Pubblica supplementi monografici
Ha per altro supporto	Cahiers de la Méditerranée (En ligne)
Poss. cumulativo Acnp	<b>1970-</b>
Permalink	<a href="https://acnpsearch.unibo.it/journal/68774">https://acnpsearch.unibo.it/journal/68774</a>
Biblioteche	12



Doc. Delivery



Titoli Collegati



Altri link



Cerca doni